

Disparition d'une grande dame de la littérature jeunesse :
[Une évocation de la vie d'Elzbieta dans le journal « La Libre Belgique »](#)

* * *

- Dans son ouvrage « L'enfance de l'art », Elzbieta disait :

La perception enfantine du monde
N'est pas la même que la nôtre

Un bébé qui débarque n'a ni préjugés, ni préventions, ni parti pris. Je pensais récemment à ses découvertes visuelles et aux effets du langage sur ses trouvailles en passant en voiture boulevard de Port-Royal à Paris, à la fin du marché qui se tient là deux fois par semaine. Les éboueurs étaient en train de rassembler d'énormes tas de détritrus. Tout à coup, j'ai vu une pile extraordinaire, extraordinaire de couleurs faites de roses, de rouges, de verts splendides. Vision brève et précieuse qui a duré le temps qu'il m'a fallu pour reconnaître ce dont il s'agissait : des reliefs, un mélange de cageots, de filets, de nourritures pourries.

Et je me suis dit, voilà comment ça se déroule : un enfant passe dans son landau, il regarde sans référence aucune et voit cette chose telle qu'elle est, merveilleuse dans ses couleurs, ses textures, son chatoiement. Mais dès qu'il veut mettre la main dessus, ou simplement s'il la montre du doigt, on lui dit : « Laisse ça, c'est sale ! » lui faisant comprendre qu'il existe un autre système de décodage et que son devoir immédiat exige non pas de s'émerveiller devant la simple splendeur du monde mais de s'initier au sens commun. Tout son travail d'apprentissage consistera à saisir ce qu'on a voulu lui montrer et lui faire comprendre.

Et mieux il y parviendra, plus s'éroussera sa capacité à établir ce rapport immédiat, cette innocence qui lui fait voir les choses telles qu'elles sont sans y accoler d'interprétation. Elzbieta

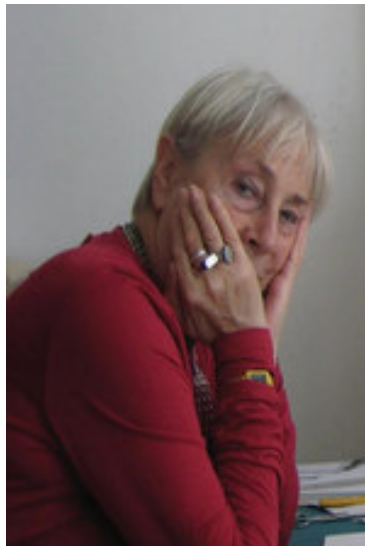
Pourquoi aborder avec les enfants des thèmes graves ?

Je mets en doute l'intention souvent affichée par certains de vouloir éviter aux enfants le droit de penser les sujets difficiles. D'abord cela n'empêche pas ces sujets d'exister et n'évite pas aux enfants d'y être confrontés. Car aucun malheur humain, aucune souffrance n'épargne les enfants. Ils ne sont à l'abri ni de la maladie, ni de la misère, ni de l'abandon...

Mais trop souvent ils doivent vivre leurs expériences directes ou indirectes de ces épreuves en silence.

*Elzbieta
L'Enfance de l'Art, 1997*

Dossier réalisé en 2012 par
la Médiathèque Départementale
de Seine Saint Denis



Biographie et repères

Elzbieta est née en Pologne d'une mère française et d'un père polonais. Enfant de la seconde guerre mondiale, elle fut très jeune ballotée d'un exil à l'autre, d'abord en France, puis en Grande-Bretagne. Ses premières années, faites d'un mélange de pays, de langues apprises puis oubliées, d'expériences fortes, sont déterminantes dans l'écriture de ses livres, car elles inscrivent l'enfance au cœur de son œuvre.

En effet, Elzbieta s'adresse directement aux enfants, mais aussi à sa propre enfance (l'enfant qu'elle fut) et à ce qui l'a nourrie :

«Cette activité m'a offert le moyen de retrouver et de faire revivre la manière qu'a l'enfant, selon moi, de penser le monde en général et le mystère des grandes personnes en particulier» (dans L'enfance de l'art).

Elle est attentive à ce qui est exceptionnel dans l'enfance :

«A de rares exceptions près, les vies d'enfants sont des vies privées et demeurent inconnues. Comme si l'enfance était seulement un lieu d'attente de la vraie vie. Comme si la vérité d'une personne se révélait seulement lorsqu'elle atteint l'âge adulte. (...) Il y a des personnes enfants qui mènent des vies mémorables, des vies captivantes, aventureuses ou étranges.» (Histoires d'enfances).

Les ouvrages qu'elle a consacrés à l'enfance *Histoires d'enfances* et *L'enfance de l'art* sont à découvrir pour éclairer son œuvre.

Artiste plasticienne, elle mêle différentes techniques qu'elle garde secrètes en leur donnant l'appellation mystérieuse de «techniques mixtes» et qui participent à la magie de ses livres. Son univers pictural varié est fait de tons pastel beige ou de couleurs vives, de modelage et de peinture, de simples crayonnés noirs ou d'aquarelles, de traits délicats ou transgressifs... Ses albums sont comme un terrain de jeu, d'expérimentation de son expression artistique, qu'elle adapte au gré des thèmes de ses albums et qu'elle veut être le reflet des ambiances de chaque livre.

C'est à l'écrit qu'elle apporte une attention toute particulière, épurant sans répéter ses textes, affinant son style, cherchant la beauté de la langue. Elle souhaite que ses textes se suffisent théoriquement à eux-mêmes, qu'on puisse oublier les images et qu'une personne, même aveugle, entre dans ses histoires uniquement par les mots.

Les albums d'Elzbieta constituent une œuvre dense et riche, construite avec des formes variées (fables, contes, albums, pièces de théâtre, histoires sans textes) pour tout-petits mais aussi pour des lecteurs plus grands. Ce qui marque bien sûr particulièrement la lecture de ses livres,

ce sont les thèmes très forts qu'elle aborde, comme l'abandon, la guerre, la mort, le rejet de parentalité, la pauvreté, les sentiments (amour, tristesse, jalousie) ou encore la perte de l'enfance :

« Les vies des enfants sont souvent ni moins intéressantes ni moins difficiles que celles des grandes personnes. Leurs pensées sont tout aussi mystérieuses. Les questions qu'ils se posent sont aussi graves. »

Avec des mots simples qui ne se dérobent jamais, Elzbieta porte des histoires joyeuses et graves, légères et tristes, suivant deux règles d'or qu'elle s'est fixées :

«Premièrement, ne jamais tricher, deuxièmement, ne jamais m'ennuyer».

Tous en piste !



Les histoires d'Elzbieta sont hantées... de saltimbanques, sirènes, sorcières, ogresses, Arlequin, avec une présence particulière des clowns et plus généralement de l'univers de cirque.

Son livre, *L'écuyère*, ne fait pas exception : l'héroïne, rejetée par sa mère, sans famille, est adoptée par le cirque dont elle devient l'écuyère. C'est une communauté isolée par la société, en marge, et pourtant salvatrice pour les enfants. Dans *La nuit de l'étoile d'or*, c'est le lieu où se réfugient les trois lapins errant dans la forêt en pleine nuit. C'est aussi le monde du voyage, de la rencontre, de la nuit. L'itinérance du cirque, ses pérégrinations au gré des chemins, sont un écho à l'enfance errante d'Elzbieta.

Les membres du cirque forment une famille accueillante, bienveillante. Ils sont pour la plupart positifs, sensibles, tolérants, créatifs. Ces personnages sont facilement identifiables par les lecteurs, et créent l'impression d'une famille artistique imaginaire. On les retrouve d'un ouvrage à l'autre : le clown de *Dragon vole* est-il le même que celui de

Toi+moi=nous, L'écuyère de *La nuit de l'étoile d'or* est elle proche de celle de l'album éponyme ? Tout résonne étrangement.

Le héros de tous est bien sûr le clown. Naïf et enjoué, on le retrouve partout.

Elzbieta s'approprie aussi l'univers de la Commedia dell'arte : Pierrot et Colombine, Arlequin s'amuse à se rencontrer dans ses livres. C'est l'univers du théâtre, de la comédie, de la représentation, avec ses codes à la fois facilement repérables et complexes. On retrouve, comme pour le cirque, les masques et les jeux.

L'univers du conte et du merveilleux fait aussi partie de l'œuvre d'Elzbieta. Des contes de fées de son recueil *Hocus Pocus* à la magie de *L'échelle de Magicien*, on croise des ogresses, des fantômes, des sirènes, ou autres sorcières. Gargouilles, sorcières et compagnie est une immersion fantasque dans le monde de la sorcellerie, ses codes, ses légendes. Ces livres, à la fois albums et guide d'un monde irréel, sont une envolée vers un imaginaire légendaire pur. Quelques personnages plus mystérieux passent : les Troun inventés pour *Le Troun et l'oiseau musique*, Dikou présent dans trois albums ou encore le héros de *Petit Mops*.

Le travail sur le texte : entre musique et tromperie



Avant même d'ouvrir les albums d'Elzbieta, ce qui interpelle, ce sont les titres qui révèlent les noms chantants des personnages : *Petit Mops*, *Larirette & Catimini*, *Le Troun et l'oiseau musique*, *Petit couçi-couça*, *Flon-Flon & Musette*, *Petit lapin Hoplà*, *Es-tu folle Cornefolle ?*, etc.

Ces titres nous mènent immédiatement dans un univers musical et mutin. Quelques fois, c'est pour mieux nous tromper. Que ceux qui croient que *Flon-Flon & Musette* ou encore *Petit lapin Hoplà* renferme une histoire amusante et légère abandonnent ici leurs illusions. Loin de la fête, nous partons à la guerre avec Flon-Flon et son amie Musette ; loin de la cabriole, quand Petit lapin fait «hoplà» c'est pour ne plus jamais se

relever. Elzbieta joue sur la connotation des mots pour mieux les détourner et nous saisir d'effroi quand nous nous apercevons de notre méprise.

Il n'en reste pas moins qu'il s'échappe des noms de ces personnages une petite musique, une ritournelle : soit parce que ces noms font directement référence au lexique musical, soit parce qu'une allitération ou une assonance leur confère une rythmique comme le tempo du « p » de *Petit Lapin Hoplà* et *Perle et Pimpin* ou encore *Saperli & Popette*. On retrouve ce sens du tempo dans les textes : néologismes qui swinguent, histoires en randonnée avec la répétition lancinante d'une phrase, toujours la même, à des moments précis du récit, pour y imprimer des couplets et des refrains. Dans ses textes, Elzbieta peut se montrer cruelle, lapidaire, expéditive. En une phrase incisive et réduite à la combinaison « sujet/verbe/complément », elle assène une terrible nouvelle, sans nous ménager, toute en rudesse et sans aucun affect. Cela a pour effet de renforcer notre malaise à la lecture de la sentence, surtout quand l'illustration nous révèle des détails bien plus horribles encore. Et l'on découvre alors l'euphémisme qui se cachait malgré tout dans le texte. Citons par exemple, dans *Flonflon & Musette* la phrase sibylline « Il (le papa de Flonflon) avait l'air fatigué ». En écho à ce texte, on voit sur l'illustration le papa revenir le bras en écharpe et une jambe en moins.

Mais même lorsque le texte et l'image sont dans un rapport égalitaire, la façon qu'a Elzbieta de nous décrire les faits sans ambages nous désarçonne, parce qu'on n'a pas l'habitude de tant de franchise dans la littérature enfantine. Il n'y a qu'à lire *Petit lapin Hoplà* pour s'en convaincre.

Cela dit, l'auteure sait aussi se faire tendre, apportant un regard amoureux et nostalgique sur la période de l'enfance. Certes, cette période ne lui rappelle pas que de bons souvenirs, certes ses héros ont leur lot de malheurs. Mais ce qui perce malgré tout, c'est une évocation émue de l'impétuosité et de l'innocence que l'enfance autorise : le mystère des grandes personnes pour l'enfant. Dans cette veine, elle manie finement la litote, ce procédé qui consiste à dire moins pour faire entendre plus.

Extrait : « Plus tard, Petit Pote demanda encore si les anciens bébés avaient aussi des souvenirs. Grosbert répondit que oui. D'après lui, même devenues vieilles, les grandes personnes n'oublient jamais leur nounours (Où vont les bébés ?).

Quand les enfants découvrent le monde...



L'enfance d'Elzbieta est le lieu de la découverte du monde et de l'apprentissage. Couci-Couça est un petit personnage récurrent vivant de courtes aventures initiatiques dans les livres : *Le voyage de Couci-Couça*, *La Maison de Couci-Couça*, *Petit Couci-Couça*. De même, le chaton de *La mer est très mouillée*, *Bon appétit Catimini* et *Ma petite fille est toute petite* vit des aventures déclinées autour des notions de l'eau, des repas ou du jeu.

Mais Elzbieta s'amuse parfois à inverser la situation habituelle d'un livre pour petits : dans *L'école du soir*, illustré de personnages en terre cuite, ce n'est pas un bébé qui découvre le monde mais un monde et ses habitants qui découvrent le bébé, cet «ami très mystérieux tout petit et presque nu», initiés par la Lune, omnisciente et sage, qui répond à toutes leurs questions, incongrues et diverses, et qui sait aussi tous les faire taire et imposer le sommeil. Cet album délicat et doux interroge l'identité des bébés et les sentiments qu'ils provoquent. Dans *Petite Lune*, Elzbieta utilise des illustrations pastel très douces pour raconter l'histoire d'un ours, Nours, et d'un petit lapin, Boubou. Tous les soirs, quand Nours demande à Boubou de rentrer, celui-ci s'entête à montrer, à tous ceux qu'il rencontre, la Lune qui vient d'apparaître. Mais, ne sachant pas ce qu'il montre, tous le font taire. Les attitudes et postures très enfantines de Boubou (le doigt vers ce qu'il désigne, le suce-pouce, la manière de se tenir sur ses jambes un peu flageolantes) en font ce que Elzbieta regrette : un petit enfant que personne n'écoute parce que personne n'écoute jamais les enfants.

Enfin, dans *Où vont les bébés ?*, deux oursons en peluche cherchent des souvenirs du bébé qui les a aimés. Le livre est empreint du temps qui passe, de la fin de l'enfance, des souvenirs. Les personnages sont souvent de dos mais ne cherchent-ils pas à fuir ce qu'ils ont laissé «derrière eux», les fameux souvenirs qui rendent tristes ? Les ours sont mis dans des

situations que l'enfant expérimente (pique-nique, promenade, balançoire). Et ils font revivre l'ours perdu par Elzbieta enfant lors de son exode, et jamais retrouvé, donc irrémédiablement lié au monde perdu de son enfance.

... et se cassent les dents sur la dureté de l'adulte



Et pourtant être enfant sous-entend que l'on se trouve sous la responsabilité directe de ses parents. Et là, nous touchons à un sujet sensible : la relation adulte / enfant (déjà pas évidente comme on vient de le voir) compliquée par les liens du sang. Deux fois plus de raisons de souffrir !

L'incompréhension entre l'enfant et l'adulte et les comportements qui en résultent constituent le nœud de l'œuvre d'Elzbieta. Même là où on ne s'y attend pas comme dans la série des Cornefolle. Car c'est la jeune Elzbieta qui se cache derrière Cornefolle, cette vache excentrique, débordant de vitalité au point d'enchaîner malgré elle les catastrophes, au grand dam de sa propriétaire Miss Patata. Et Miss Patata représente la mère d'Elzbieta, que l'on devine rude, peu démonstrative et aigrie.

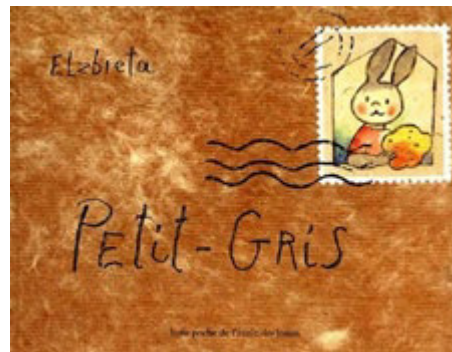
Dans cette série, la drôlerie découle du fossé creusé entre Cornefolle, heureuse vache qui ne cherche qu'à montrer son amour pour sa propriétaire, et Miss patata qui ne voit là que simagrées et caprices. Oui, cette vache est brouillonne et c'est cette vision déformée par la fureur de Miss Patata que l'illustratrice choisit de dessiner, en utilisant des couleurs vives et un trait approximatif, pataud et outrancier.

Outre l'incompréhension, on peut donc même parler de discorde et oser le terme désamour entre la mère et l'enfant. Elzbieta a mené cette relation brinquebalante à son apogée dans *L'écuyère*, son dernier album en date. Elle y évoque pêle-mêle le déni de grossesse, la jalousie fraternelle, l'abandon d'enfant, la tentative d'infanticide.

Et pourtant il serait réducteur de s'en tenir à cette description de la famille car il y a malgré tout l'amour. L'amour de l'enfant pour ses parents car ils représentent le seul point d'ancrage dans un univers perturbé ; l'amour démesuré des parents pour l'enfant qu'ils chérissent par-dessus tout et qu'ils ont pour mission de préserver des dangers et d'aider à grandir le mieux possible. Ces enfants et ses parents là, nous les croisons au détour des pages de *Flon-Flon & Musette*, *Petit-Gris*, *Larivette & Catimini*.

Alors, bien sûr, cet amour est mal fichu et n'influence pas toujours de bons comportements.

Un peu de tendresse dans un monde difficile



«Comment fait-on pour rencontrer le prince charmant ?»
se demande souvent Elzbieta.

Les réponses sont aussi multiples que ses livres parlant d'amour. *Un amour de Colombine* est articulé autour d'un trio amoureux : Colombine, Arlequin et Pierrot. Le livre raconte un chassé-croisé amoureux en alternant coups de théâtre et quiproquos. Il repose sur les ressorts théâtraux de la jalousie et de la manipulation. Pierrot y souffre d'un vrai chagrin d'amour pendant que le dénouement est heureux pour les deux amoureux.

La pêche à la sirène raconte aussi l'histoire d'un trio amoureux : un petit garçon soupire après une sirène, pendant que sa voisine espère lui plaire. Celle-ci va déployer les stratagèmes de la séduction pour l'attirer.

Dans ces deux ouvrages, l'amour n'est finalement pas un jeu d'enfant, et les personnages, même jeunes, savent utiliser les artifices des adultes pour arriver à leurs fins (manipulation, dédain, mensonges). Leurs émotions ne sont pas édulcorées par leur jeunesse : la jalousie, le chagrin, l'espoir, l'amour passionné sont vécus pleinement. L'enfance n'est pas un monde mièvre, doux, sans ardeur ni saveur. C'est l'univers du tumulte et de la violence des sentiments.

D'autres livres parlent principalement d'amour : *Le mariage de Mirliton*, *Toi + Moi = Nous*, par exemple. C'est également un thème que l'on retrouve transversalement dans beaucoup des ouvrages d'Elzbieta.

Et rebondir, contre vents et marées

La capacité à toujours se relever de toutes les embûches auxquelles la vie nous confronte porte un nom âpre comme la volonté qu'elle demande : résilience. On peut reprocher beaucoup aux personnages d'Elzbieta, les bons comme les méchants, mais ils ont tous l'élan chevillé au corps. Ils n'abandonnent jamais et sont avides d'apprendre et de découvrir. L'héroïne de *L'écuyère* subit les pires épreuves mais ne se plaint jamais. Il n'y a pas d'aujourd'hui mais seulement les lendemains qui la motivent, et cet état d'esprit constitue l'unique façon d'avancer. Et cela sans angélisme, les situations ne basculent pas dans la béatitude, non, les problèmes restent ou menacent toujours ; simplement, les personnages apprennent à mieux les appréhender. La guerre peut resurgir à tout moment dans *Flon-Flon & Musette*, le bébé d'*Où vont les bébés* est irrémédiablement devenu grand, on abandonne *Petit-Gris* et sa famille à un avenir incertain, *Petit lapin Hoplà* ne ressuscite pas. Ce dernier album témoigne plus particulièrement de cet attachement à la résilience puisqu'il n'est question que de cela : se relever après la perte d'un être cher. Pas de complaisance mais un amour sans borne pour la vie.

Mais nous n'avons pas tout dit...

Une œuvre si dense si variée ne peut se résumer facilement.

D'autres pistes restent à explorer...

